

Chapitre IV

VIVRE L'ÉPREUVE COMME UN CHEMIN D'ESPÉRANCE

Introduction

Nous avons vu la dernière fois comment la souffrance, en tant qu'épreuve, peut être un chemin de foi et d'abandon. Elle l'est plus précisément en tant qu'elle donne à l'homme d'expérimenter sa faiblesse, son impuissance. Si l'homme accepte de renoncer à son secret « appui sur soi », il peut grandir dans cette foi, cette confiance totale que Dieu attend de nous pour déployer sa puissance dans notre faiblesse. On peut dire ici **qu'en tant que faiblesse, la souffrance rend l'homme plus ouvert et plus réceptif à la puissance de l'Esprit**¹. L'impuissance devient passivité aimante qui rend l'homme disponible aux inspirations et aux motions divines. Essayons de voir maintenant comment de la souffrance peut se faire jour un chemin d'espérance qui nous ouvre au don de la charité divine.

1. Du gémississement humain au gémississement divin

« N'est-ce pas un temps de service qu'accomplit l'homme sur terre, n'y mène-t-il pas la vie d'un mercenaire ? » (Jb 7, 1.) La souffrance rappelle à tout homme, comme à Job, qu'il est « **étranger** » (cf. He 11, 13) en ce monde : il est, consciemment ou non, comme en attente d'« autre chose » et il ne peut s'installer sur cette terre parce qu'elle n'est pas sa vraie « patrie » (cf. He 11, 16). **La souffrance nous empêche de nous acclimater**², de confondre la vie que le monde nous offre avec « la vie véritable » (cf.

¹ Dans sa contemplation de l'élévation du Christ dans le mystère de sa passion et de sa résurrection, Jean-Paul II montre que « **les faiblesses de toutes les souffrances humaines peuvent être pénétrées de la puissance de Dieu** qui s'est manifestée dans la croix du Christ. Selon cette conception, *souffrir signifie devenir* particulièrement *réceptif*, particulièrement *ouvert à l'action des forces salvifiques de Dieu* offertes à l'humanité dans le Christ » (*Salvifici doloris*, n° 23). Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dit d'une manière semblable : « **Plus on est faible, sans désirs, ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant...** » (LT 197).

² Comme l'exprime admirablement Marthe Robin, la souffrance « atteint et déclenche nos plus intimes ressorts et nous rappelle le but où nous devons tendre parce qu'elle nous empêche de nous acclimater en ce monde et nous y laisse comme en un malaise incurable. Qu'est-ce, en effet, que s'acclimater, sinon trouver son équilibre dans le milieu restreint où l'on vit hors de chez soi ?... Il sera donc toujours nouveau de dire : là où on se trouve, on est mal... Et il est bon de le sentir ; **le pire serait de ne plus souffrir, comme si l'équilibre était trouvé et le problème déjà résolu**. Sans doute, dans le calme d'une vie moyenne, la vie paraît souvent s'arranger d'elle-même. Mais en face d'une douleur réelle, il n'y a point de belles théories qui ne semblent vaines ou absurdes. Dès qu'on en approche, on éprouve quelque chose de vivant et de souffrant, les systèmes sonnent creux, les pensées restent inefficaces. **La souffrance, c'est le nouveau, l'inconnu, le divin, l'infini qui traverse la vie, comme un glaive révélateur**, nous montrant les désirs du Christ en chacun de nous. » (Revue mensuelle *Dieu est Amour*, n° 62, *Contempler, une activité d'homme*, p. 24.)

1 Tm 6, 19). Elle est comme un « aiguillon » contre lequel l'homme peut « regimber » (cf. Ac 26, 14), mais qu'il ne peut pas ne pas sentir. À ce titre, elle est à la fois un signal et un appel. Dans l'épreuve de la souffrance en effet, **l'homme est appelé à laisser s'éveiller en lui le désir de la vie éternelle**, du Royaume de Dieu. L'épreuve apparaît ici comme la matière dont nous avons besoin pour croître non seulement dans la confiance mais aussi dans l'espérance, c'est-à-dire essentiellement dans le désir de Dieu³. La souffrance nous fait gémir, elle réveille une insatisfaction foncière⁴, elle nous fait expérimenter malgré nous l'insuffisance de l'équilibre et de l'harmonie que nous avons cru pouvoir trouver. Et si nous ne nous refermons pas sur nous-mêmes, si nous ne nous révoltons pas, **notre gémissement humain peut être repris par l'Esprit et se transformer en gémissement divin**, c'est-à-dire en espérance : « Nous-mêmes qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons nous aussi intérieurement dans l'attente de l'adoption filiale, de la rédemption de notre corps » (Rm 8, 23).

2. Entrer dans l'espérance en exerçant la patience dans la nuit

Ainsi, tout comme l'expérience de la faiblesse et de l'impuissance permet à l'homme de croître dans la confiance, **l'expérience de la pauvreté et du vide** lui permet de croître dans l'espérance. « Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous » (Lc 6, 20). Plus on est pauvre, plus on est apte à espérer, c'est-à-dire aussi à entrer dans le Royaume. Si l'on croit déjà posséder la vraie vie, comment pourrait-on espérer celle-ci ? « Mais espérer ce que nous ne voyons pas, c'est **l'attendre avec patience** (*upomonè*) »⁵ (Rm 8, 25). Espérer, c'est désirer avec confiance « ce que nous ne voyons pas », c'est-à-dire aussi ce que nous sommes conscients de ne pas posséder, c'est attendre le salut de Dieu dans l'acceptation de notre pauvreté. L'espérance s'appuie sur la foi et, pour grandir, toutes les deux requièrent de la part de l'homme l'*upomonè*⁶. **Dans le combat de l'espérance, l'homme doit faire plus particulièrement preuve de patience**. C'est la vertu que Dieu attend de lui⁷. S'il patiente courageusement⁸ en tenant bon dans l'acceptation de la privation, il verra grandir son espérance, et cette vertu divine de l'espérance deviendra elle-même sa force, car « ceux qui espèrent dans le Seigneur renouvelle leur force (...) » (Is 40, 31).

³ « L'espérance est la vertu théologale par laquelle nous désirons comme notre bonheur le Royaume des cieux et la vie éternelle, en mettant notre confiance dans les promesses du Christ et en prenant appui, non sur nos forces, mais sur le secours de la grâce du Saint Esprit » (CEC, n° 1817).

⁴ Qui fait dire au Qohélet : « Toute parole est lassante ! Personne ne peut dire que l'œil n'est pas rassasié de voir, et l'oreille saturée par ce qu'elle a entendu » (Qo 1, 8).

⁵ Nous suivons ici la Néo-Vulgate qui traduit *per patientiam*.

⁶ Qui peut se traduire par la persévérance, la constance et aussi la patience, ce dernier sens correspondant mieux, nous semble-t-il, au chemin qui doit conduire l'homme à l'espérance. En effet, la « persévérance » dans une attente confiante n'est autre que la patience.

⁷ Comme l'enseigne Jean-Paul II, « dans la souffrance est contenu un appel particulier à la vertu que l'homme doit exercer pour sa part. Et cette vertu est celle de la persévérance dans l'acceptation de ce qui dérange et fait mal. En agissant ainsi, l'homme libère l'espérance (...) » (*Salvifici doloris*, n° 23).

⁸ *Upomonè* signifie aussi la force de supporter, de résister sans fléchir.

« Espérer ce que nous ne voyons pas » signifie, plus précisément, attendre sans voir, sans « connaître les temps et moments » (Ac 1, 7), sans comprendre les chemins de Dieu, c'est-à-dire la manière dont le salut va se réaliser⁹. Ainsi dans la souffrance, il s'agit de laisser notre cœur s'ouvrir à « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme » (1 Co 2, 9) en acceptant de ne pas pouvoir comprendre humainement le sens de l'épreuve, ni la manière dont Dieu tournera le mal en un bien qui va « infiniment au-delà de tout ce que nous pouvons demander ou concevoir » (Ép 3, 20). Autrement dit, l'homme qui souffre est appelé à **espérer dans « la nuit »** (cf. Mt 24, 43) d'une manière particulière, en lâchant tout ce à quoi il pourrait encore se raccrocher au niveau de sa compréhension humaine des choses : « Nous sommes pressés de toute part, mais non écrasés ; **ne sachant qu'espérer (désorientés), mais non désespérés (désemparés)** »¹⁰ (2 Co 4, 8). Là est le combat¹¹. En exerçant la patience sans voir, l'homme s'ouvre à l'inconnu et à l'infini du Royaume qu'il pressent dans le don d'une lumière nouvelle¹².

3. Savoir profiter des épreuves de notre vie affective pour s'ouvrir à un amour nouveau

« Ne vous inquiétez donc pas en disant : Qu'allons-nous manger ? (...) Or votre Père sait que vous avez besoin de tout cela. **Cherchez d'abord son Royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît** » (Mt 6, 31-33). Le Christ nous a appris lui-même à entrer dans l'espérance, c'est-à-dire dans la recherche du Royaume au milieu de l'épreuve du dénuement, de la privation de nourritures, de boissons, de vêtements. Dieu pourvoira si nous savons profiter de l'épreuve pour tourner notre cœur vers « l'unique nécessaire » (cf. Lc 10, 42) dont tout le reste dépend. Entrer dans l'espérance signifie aussi nous laisser purifier de notre esprit de possession, de cupidité, de notre tendance à « nous amasser des trésors sur la terre » (cf. Mt 6, 19), qui est en contradiction avec le mouvement de l'espérance : « **Quiconque a cette espérance en lui** (le Christ) **se rend pur** comme celui-là est pur » (1 Jn 3, 3). L'homme peut souffrir de manquer de nourritures ou de boissons matérielles, mais il

⁹ C'est ici qu'il est bon de se rappeler la prière d'Édith Stein : « Laisse-moi, Seigneur, marcher sans voir sur les chemins qui sont les tiens. (...) Même si tu conduis à travers la nuit, tu me conduis vers toi. »

¹⁰ L'Écriture dit encore à propos d'Abraham : « Espérant contre toute espérance, il crut » (Rm 4, 18) : **l'espérance trouve sa perfection là où il n'y plus de raison humaine d'espérer**. Il ne reste plus que la foi qui croit sans voir, la foi « en Dieu qui ressuscite les morts » (2 Co 1, 9).

¹¹ Il est plus facile de se laisser aller à la révolte et au désespoir que de plonger dans une espérance aveugle. On « déprime » parce qu'on ne renonce pas à vaincre par soi-même et qu'en même temps, on se voit vaincu. Comme le note le Catéchisme, « **la maladie peut conduire à l'angoisse, au repliement sur soi, parfois même au désespoir et à la révolte contre Dieu**. Elle peut aussi rendre la personne mûre, l'aider à **discerner dans sa vie ce qui n'est pas l'essentiel** pour se tourner vers ce qui l'est. Très souvent, la maladie provoque une recherche de Dieu, un retour vers Lui » (CEC, n° 1501).

¹² « **Suite à l'épreuve** endurée par son âme, **il** (le juste, mon serviteur) **verra la lumière et sera comblé** » (Is 53, 11). Il ne s'agit pas d'une lumière purificatrice nous révélant notre péché, mais d'une lumière qui nous fait entrer dans la réalité mystérieuse du Royaume.

peut aussi souffrir de manques affectifs dans le besoin qu'il a d'être en relation¹³ puisqu'« il n'est pas bon que l'homme soit seul » (Gn 2, 18). **Dans cette souffrance affective, l'homme est appelé d'une manière particulière à entrer dans l'espérance**, c'est-à-dire à « rechercher d'abord » l'union au Père et au Fils dans l'Esprit (cf. Jn 17, 3 ; 1 Jn 1, 3).

Pour cela, il est appelé à profiter de ses épreuves pour aller plus loin **sur le chemin du détachement, de la pauvreté du cœur** en se laissant conduire par le Christ : « Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut me suivre » (Lc 14, 26). Se détacher de la créature signifie ne pas attendre d'elle ce que le Créateur seul peut donner, c'est-à-dire un amour qui comble, une expérience de communion totale. Plus radicalement, il s'agit de préférer le Christ à sa propre vie¹⁴, c'est-à-dire aussi à sa propre manière d'aimer. **Là est la pauvreté la plus grande qui peut laisser place à l'espérance la plus grande** : sentir son impuissance à aimer d'un amour véritable, d'un amour pur, libre de tout esprit de possession et de domination. Si l'homme accepte de reconnaître sa misère avec humilité et confiance, il pourra s'ouvrir au don d'un amour nouveau, d'une communion nouvelle, c'est-à-dire du Royaume. Comment celui qui jouit de sa propre manière d'aimer pourrait-il entrer dans l'espérance d'un autre amour ? « C'est pourquoi je vais la séduire, je la conduirai au désert et je parlerai à son cœur » (Os 2, 16). Comprendons que dans notre vie relationnelle, **les épreuves sont nécessaires¹⁵ pour nous rendre réceptifs au don de l'amour divin¹⁶**. C'est pourquoi « nous mettons notre orgueil dans les détresses, sachant que la détresse produit la patience, la patience la valeur éprouvée¹⁷, la valeur éprouvée l'espérance ; et l'espérance ne déçoit pas parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous fut donné » (Rm 5, 5). Le difficile est d'accepter de nous laisser vider de notre propre amour alors que là semble être la vie de notre âme, notre seule nourriture. On sait ce qu'on lâche, on ne voit pas l'autre rive qui nous attend, celle **d'une communion vécue à l'intérieur de la communion avec le Père et le Fils** : « qu'ils soient un en nous » (Jn 17, 21). Ainsi, à la mesure de notre espérance, nous sont redonnés « au centuple dès maintenant frères, sœurs, mères, enfants » (Mc 10, 30). « Qui peut comprendre, qu'il comprenne ! » (Mt 19, 12.)

¹³ Il s'agit d'une souffrance morale et psychique qui peut être plus douloureuse que le dénuement matériel comme le montre le suicide de nombreux jeunes dans nos sociétés de consommation. Le Siracide ne dit-il pas : « Toute blessure, sauf une blessure du cœur ! » (25, 13) ?

¹⁴ Littéralement de « haïr sa propre vie ».

¹⁵ On voit comment, à Cana, quand le Christ vient abreuver les époux d'un amour nouveau, d'un vin nouveau, meilleur que le premier, **le miracle ne s'opère qu'au moment où le vin est épuisé**.

¹⁶ Au lieu de buter sur elles, sachons en comprendre le sens divin. Il est triste de voir que beaucoup de gens mariés, croyants, demandent à Dieu de sauver leur amour humain sans avoir la sagesse de profiter d'abord des épreuves de leur vie conjugale pour se tourner plus profondément vers Dieu.

¹⁷ *Dokimè* signifie littéralement l'indice probant, la preuve.